

A MISS CORA WISE

Sous divins du houthois, gazouilles du ménage,
Tren olos des frêres, murmures des ruisseaux,
Scupirs des vents chargés des parfums de l'orange,
Chuchotements perlés qui montent des berceaux !

Ce que le poète a de doux sur son luth d'ange,
Ce que la vague dit d'enivrant aux roseaux,
Ce que le rossignol a dans ses trilles d'étrange,
Ce qu'on entend la nuit dans les nids des oiseaux !

Oui, toutes ces beautés, toutes ces harmonies,
Se trouvent dans ta voix tout à coup réunies,
Quand parfois au théâtre on vole t'acclamer !

Mais, puisque dans ton chant, adorable prêtresse,
Frissonne tant d'amour, palpité tant d'ivresse,
Pourquoi ne veux tu pas plus souvent nous charmer !

A JEHIN-PRUME

Quand sur ton violon l'archet d'or se promène,
Et fait en frémissant étinceler le son,
Tu donnes à ta corde une voix presque humaine,
Et la foule en éprouve un suave frisson !

Des grands bois tressaillants la harpe souveraine,
Les doux cris de l'oiseau, les accords du luisson,
Le grondement des flots, le chant de la sirène,
Tour à tour sous ta main vibrent à l'unisson.

O maître ! en t'écoutant, je sais que le génie
Dans ton âme épancha toute son harmonie,
Tous les rayonnements de son flambeau hardi !

Je sais que la nature a bercé ton enfance
Aux bruits mystérieux de l'océan immense,
Au murmure enivrant des forêts du Midi !

W. CHAPMAN.

LE ROMAN

D'UNE

JEUNE FILLE PAUVRE

PAR

ELISA GAY

—o—

XXXI

LA VISION DU BONHEUR

Le lendemain matin, Fernande, en attendant l'heure de ses leçons, se promenait dans la serre, lisant ou plutôt rêvant. Elle rémemorait les incidents de la veille et se demandait comment elle avait eu la force d'achever ce chant qui l'émouvait tant.

D'où lui venait cette émotion ? Elle s'interrogeait elle-même, ne sachant trop à quoi en attribuer l'intensité.

Instinctivement, elle avait cherché un refuge dans le regard de Philippe, et celui-ci aussi troublé, moins maître de lui, peut-être, avait dû fuir pour ne pas trahir ses impressions.

La jeune fille fut amenée ainsi au souvenir de la scène de l'église. Ce jour-là elle avait chanté, se croyant seule avec Dieu ; son cœur débordait de tendresse, mais une aspiration, un magnifique élan de son être vers le ciel dont elle entrevoyait la sérénité ; ce jour-là, douée d'une puissance magnétique, sa voix avait cloué au sol le seul homme qu'elle estimait le plus, celui qui, sans efforts, avait gagné sa confiance et sa profonde affection. Sans s'en douter, il l'avait soutenue bien des fois dans l'épreuve, et avait éloigné de ses lèvres la coupe de dégoût qu'elle ne se sentait pas la force de vider ; il l'avait protégée contre elle-même, relevée dans ses défaillances ; il l'avait respecté au point de lui attirer tous les respects, même ceux de ses inférieurs, et maintenant cet homme, à qui elle devait une partie de sa tranquillité, venait, comme un enfant, réclamer ses lumières et s'instruire à ses leçons. Il avait soif, avait-il dit, et il désirait, nouvel Elzévir, que ce fut elle, Fernande, qui, penchant son amphore pleine sur ses lèvres brûlantes, le fit désaltérer. Il avait senti Dieu ; il voulait le connaître, et il lui tendait la main pour qu'elle pût lui montrer la voie.

La lui refuserait-elle ? Ce serait impie et cruel.

Oui, elle s'élèverait avec lui vers ces régions mystérieuses, ces perspectives rayonnantes qu'ouvre le christianisme ; avec lui, elle irait, le flambeau de la foi à la main, cherchant, commentant, expliquant la puissance divine qui palpite dans tout. Elle serait le guide, il serait le soutien. Jamais terre plus féconde à explorer. Aussi, quel enthousiasme, quelle ardeur de part et d'autre ? Comme la religion, ainsi vue, allait leur paraître sublime ! Quels enseignements allaient sortir de là ! Où trouver de plus touchants exemples d'amour, de dévouement, de charité, de vertu ! Quel langage plus auguste ; et comment l'homme si petit osait-il se rapetiser encore en se comparant à l'animal, au lieu de monter sur ce piédestal sacré que la divinité place sur notre route, pour nous permettre de nous élever vers ces sphères éclatantes, où l'immortalité nous tend son manteau !

L'esprit perdu dans ces pensées, Fernande n'entendit pas un bruit de pas derrière elle, et ce ne fut qu'en se retournant qu'elle aperçut Philippe arrêté au pied d'un arbuste en fleurs. Tous les deux eurent un tressaillement lorsque leurs regards se rencontrèrent ; ils restèrent muets un instant. Ce fut Philippe qui, le premier, rompit le silence.

—Je vous cherchais, mademoiselle, fit-il simplement en lui tendant la main, pour vous dire de nouveau merci....

Et après une pause :

—Oh ! oui, merci, poursuivit-il. Grâce à vous, je sais ce qui bat dans ma poitrine ; je me connais, enfin..... Croyez-vous aux cartes ?

Étonnée de cette brusque question, elle leva sur lui ses grands yeux limpides.

—Pas plus que moi, n'est-ce pas ? continua-t-il, et tout dépend de l'interprétation qu'on leur donne. Notre physiologie n'est-elle pas un miroir où vient se réfléchir notre âme ! On y lit avant nous quelquefois.... Qu'est-ce que je vous dis là ? Je m'égare, vraiment.... J'aurais bien voulu savoir

ce que le sort vous réserve, et s'il ne renversera pas vos projets.

—Quels projets !

—Ceux de célibat, mademoiselle. Vous êtes faite pour aimer. Heureux celui que vous aurez choisi ! Heureux surtout s'il sait apprécier le trésor qui lui est confié. Ne me parlez pas de barrière, de distance ! Vous donnerez tant en donnant votre amour que, quel qu'il soit, votre mari restera votre débiteur.

—Vous raisonnez en enthousiaste, M. Philippe. Je crois pourtant sentir en moi d'autant plus de tendresse que j'en suis privée. A quoi bon y penser ? Nul ne songera jamais à moi. Votre généreuse nature me devine ; c'est assez : quelqu'un, ici-bas, saura ce que j'aurais pu. Oh ! la famille ! la famille ! doux rêve qu'il faut chasser.

—Ce serait folie, mademoiselle.

—Non, non ! c'est un devoir.

—Eh quoi ! vous aimeriez, vous seriez aimée, et vous commanderiez à votre cœur de se taire, et vous espérez qu'il se tairait ? Pauvre enfant ! Autant dire à la mer d'apaiser son éternel murmure ! Vous vous sacrifieriez, vous ; auriez-vous le courage de le sacrifier, lui ; en auriez-vous le droit ! Enfant ! Enfant ! vous ne le feriez pas ; c'est impossible !

—Impossible ? on voit bien que vous n'avez pas souffert !

—Et c'est parce que vous avez souffert que vous broieriez ainsi votre être, que vous braveriez la douleur, et une douleur semblable ?

—Je le ferais.

—Vous ne le pourriez.

—J'essaierais toujours, et, si je ne parvenais à me vaincre....

—Vous mourriez ?... On ne commande pas plus à la vie qu'à son cœur.

—Je le sais.

—Alors ?

—Les maladies morales tuent plus sûrement que celles du corps.

—C'est juste, si, connaissant le remède, on le rejette au loin. Et ne serait-il pas cruel, horrible de tenter ce suicide !

—Ce n'en est pas un.

—Vous vous trompez, mademoiselle. On ne voit pas couler le sang, mais on boit la mort goutte à goutte, et on le sait, et on ne fait rien pour conserver cette existence, dont le dépôt ne vous appartient pas. Oh ! croyez-moi, Fernande, si jamais un être fait tressaillir en vous les fibres de votre âme, si jamais vous sentez en vous naître une vie inconnue, s'épanouir cette fleur divine trop souvent profanée, que l'on nomme l'amour ; si jamais cet être vous murmure le secret de son cœur, s'il vous dit : Je vous aime ! Oh ! tendez-lui la main s'il est digne de vous ; donnez-lui l'espérance ; soyez son bien, sa pensée, et Dieu vous bénira.

La voix de Philippe était devenue si tremblante qu'on l'entendait à peine ; une émotion envahissante s'était emparée de lui. Il avait pris la main de Fernande et semblait attendre la réponse qu'il quêtait pour cet inconnu.

—Dieu ! Dieu ! balbutia-t-elle, attendrie, subjuguée. Non, Dieu me soutiendra.

—Erreur, enfant ! vous manqueriez à sa loi. Si vous aimiez, vous sauriez le comprendre.

Il dit ces mots avec un accent qui ajouta au trouble de la jeune fille.

—Adieu, soupira-t-il. Oubliez mes paroles si elles vous ont déplu ; mais si jamais vous rencontrez cette être sur votre route, Fernande, ne le repoussez pas.

XXXII

L'INSOMNIE

D'où venait le trouble de Fernande et l'émotion de Philippe ? Qui osera sonder ces mystères ? Abîmes profonds, dans lesquels la raison tournoie, comment fouiller dans vos entrailles, sans craindre d'y toujours rester !

Fernande aurait été embarrassée d'expliquer son agitation. Les derniers mots de Philippe avaient développé en elle un monde de pensées inconnues.

—Aimer, être aimée ! se répétait-elle, la vie est là, je le devine ; je le sens, et ce bonheur est fait pour tous, excepté pour moi. Mon père, je ne murmure pas ; votre malheur est peut-être plus grand que le mien : vous êtes seul avec vous-même, avec la vieillesse qui arrive, avec vos espérances trompées, vos illusions détruites, le passé qui vous martyrise, l'avenir qui vous effraie ; moi, j'ai ma jeunesse robuste et ma mission à remplir. Père, père, je souffrirai beaucoup, je le prévois, et la douleur ne m'a pas dit son dernier mot. O père, ô Dieu, faites que j'y résiste, que le fantôme sacré du devoir se dresse toujours devant moi, que je ne succombe pas à la tentation, quelque séduisante qu'elle me paraisse. Père, que votre souvenir me protège contre mes propres impressions. Aimer ! Aimer ! A quoi comprend-on que l'on aime ? Que je ne le sache jamais ; ma solitude sera moins douloureuse : il faudrait chasser cet amour comme une chose maudite. Mieux vaut oublier qu'il existe....

Et Fernande se débattait dans cette idée, comme l'oiseau blessé par un plomb perdu, et qui ne sait pourquoi il sent une lourdeur à l'aile et ne peut franchir le rayon où il se trouve emprisonné.

Il semblait à Fernande que la voix de Philippe résonnait encore à son oreille et accélérât les mouvements de son cœur. La vision évoquée par lui la poursuivait, quoi qu'elle fit pour la chasser. Elle se voyait emportée par elle vers un monde idéal, encore inexploré. Elle essayait bien de fuir. Impossible ! Sa volonté était morte ; elle n'entendait plus que ces mots : — Je vous aime ! et un hymne d'immense reconnaissance s'élevait de son âme au ciel.

—Je vous cherchais, mademoiselle, dit M. Anatole en l'abordant.

Ces paroles, les mêmes que celles prononcées par Philippe, ébranlèrent son être. Le charme était rompu.

Elle quitta cette serre embaumée où, sans le savoir, elle avait tant vécu, et reprit ses travaux avec une lassitude qui l'étonna et qui fut remarquée de M. Anatole et de sa jeune épouse.

Au déjeuner, M. Philippe ne parut pas. Cela lui arrivait parfois, et pourtant elle trouva triste la place vidée, tout en sachant qu'il n'était pas au jeune homme d'une absence dont elle ignorait le motif.

Le soir venu, M. de Fineste fit prévenir qu'il dînerait au presbytère, et qu'il ne rentrerait que tard.

On ne fit aucun commentaire, mais Fernande sentit peser sur elle les regards du précepteur et de madame Lobéau, et un léger nuage courut sur son front.

Le château dormait déjà ; seule, Fernande veillait encore, et, pour rafraîchir sa tête brûlante, elle avait ouvert une croisée de sa chambre, et livré ses beaux cheveux au vent du soir. Seule, probablement aussi, elle entendit le pas de Philippe sur la route sonore, et le vit rentrer lentement comme un homme absorbé.

Pourquoi son cœur battit-il avec violence au point de devoir être comprimé ?

Ces questions ne se posent guère.

Lorsqu'il passa devant elle, il lui parut très-pâle. C'était, sans doute, la clarté de la lune qui se réfléchissait sur lui.

Il erra un moment dans le jardin. Était-ce une illusion ? Fernande crut comprendre qu'il choisissait les endroits qu'ils avaient parcourus ensemble. Il s'assit quelques instants sur le banc où ils s'étaient assis tous les deux, alors que l'*Agnus Dei* résonnait dans les airs.

Fernande retenait son souffle pour ne pas trahir sa présence. Philippe pénétra dans la maison ; elle écouta le bruit assourdi de sa marche, puis, quand le silence fut absolu, frissonnante, elle gagna sa couche. L'insomnie l'y poursuivit, non cette insomnie fiévreuse qui appelle le cauchemar, mais cette insomnie qui vous berce comme une musique aérienne, mystérieuse. Ce n'est pas tout à fait la veille, et pas encore le sommeil ; état indéfinissable de l'être où l'âme palpité et vit, alors que le corps appesanti rentre dans son repos.

Combien d'heures s'écoulèrent ainsi ? Fernande ne les compta pas. Lorsqu'il croyait au jour, elle se leva et ouvrit sa fenêtre, le ciel, dégagé de nuages, jetait sur la terre l'admirable clarté d'une nuit des tropiques, le silence était profond, et troublé seulement, de temps à autre, par un battement d'ailes timide, une note d'oiseau égarée dans l'espace ou l'aboiement lointain de quelque chien de garde.

On ne dormait pas dans le côté opposé du château. C'était M. de Fineste dont la chambre était éclairée, et qui, assis, dans une attitude songeuse, semblait se parler à lui-même et oublier ce qui l'entourait.

—Serait-il souffrant ? se demanda la jeune fille. Lui, d'ordinaire si calme, paraît bien agité.... Qu'a-t-il ?

XXXIII

LES SOUFFRANCES DE PHILIPPE

Il l'aimait ! Philippe seul avait conscience de son amour ; elle l'ignorait encore. Il l'aurait ignoré comme elle, ou bien ne se serait pas avoué, si madame de Blanchemin ne lui avait, d'un mot, appris la cause de ses troubles, de ses joies, de ses émotions, des tendresses inébranlables dont s'emplit sa vie, à son insu, son cœur jusque-là fermé.

Philippe, nous le savons, avait toujours vécu dans une grande solitude. Rien de la vie n'avait pu l'effleurer, et il était arrivé à l'âge de trente-cinq ans, sans avoir songé un instant à un changement possible d'existence. La société des femmes lui était odieuse. Il est vrai, qu'il n'avait jamais été à même de les apprécier. La baronne de Lacaute les lui montrait frivoles ; madame de Blanchemin, prétentieuses et voulant gouverner quand même. Il était trop aveuglément attaché à sa sœur, pour essayer de pénétrer sa nature. L'aurait-il fait, elle lui aurait paru une véritable exception. Il ne faut donc pas s'étonner de ce qu'il nommait, en riant, son antipathie. Depuis son enfance, les jalons en avaient été posés sur son chemin. Homme, ses goûts ne pouvaient changer. On le disait à dix lieues à la ronde, et ceux qui vantaient son dévouement fraternel se heurtaient bientôt à des contradicteurs qui répliquaient que ce dévouement ne lui coûtait guère, et, qu'avec ses idées, il devait se trouver heureux d'avoir une famille semblable à la sienne.

Quelques-uns, c'étaient des méchants, évidemment, affirmant qu'un oncle à héritage est toujours le bienvenu, et, que madame Lobéau, malgré sa grosse fortune, verrait avec plaisir, pour ne pas dire mieux, le mariage de son frère, serait-ce avec la fille d'un pair. Ceux-là ne s'étonnaient pas de l'espèce de réclusion dans laquelle on vivait à Fineste. Ils pensaient bien que cette réclusion aurait un terme, qu'il faudrait recevoir tôt ou tard, que Gaston et Hermine voudraient jouir de leur position, de leur jeunesse, et le temps était venu où la prédiction s'était réalisée.

Philippe n'était pas un vieillard : allait-il rompre avec ses habitudes ?

Qui sait !

Le soir du bal, toute la société avait les yeux sur lui. Il ne fit danser que Fernande.

—C'est une maladresse, dit-on tout bas.

Et les commentaires allèrent leur train.

Pauvre réputation, que tu fus discutée ! Et qu'il faut peu pour éveiller la médisance !

Ni Fernande, ni Philippe, ni aucun habitant ou habitué du château, ne se douta de ces propos.

Il fallut à Philippe la plaisanterie de madame de Blanchemin pour lire dans son propre cœur. Il aimait Fernande, et cet amour couvait depuis longtemps en lui, comme une cendre chaude que l'étincelle va embraser. Il n'avait pu vivre côté à côté avec elle, sans être enivré de ce parfum de jeunesse, d'innocence, d'abnégation, de dévouement qui émanait d'elle. Elle imposait à tous le respect ; chez lui, ce respect s'était transformé en adoration. Il souffrait lorsqu'elle n'était pas là, et si, devant lui, on parlait du temps où elle n'y serait plus, cette souffrance devenait intolérable. Il lui semblait qu'elle faisait désormais partie de la famille, et que son départ laisserait un vide au foyer.

Il n'aurait pas songé à donner un nom à cette affection qui prenait en lui de si fortes racines. Il s'était laissé entraîner doucement, peu à peu, et ce n'est qu'à la voix de madame de Blanchemin que la vérité lui était apparue toute entière.

Alois, il comprit ses sollicitudes pour elle, ses colères intérieures, lorsqu'il la devinait blessée par un acte ou un propos lui rappelant sa situation dépendante ; il comprit l'extase de l'église, l'émotion du bal, ses projets de réformes, et, il alla à elle, pour lui dire merci de cet amour qu'elle avait fait éclore, et lui demander le sien. Il recula au moment, devant cette ombre austère évoquée par la jeune fille : le devoir ! et s'il prononça le mot qui vibrerait dans son âme, ce fut au nom de l'inconnu.

Il vit son trouble, son émoi, et n'entendit que sa réponse, résonnant douloureusement à ses oreilles, et lui mettait le doute au cœur.

Elle ne l'aimait pas ! Il crut que quelque chose se brisait en lui, et il s'enfuit, emportant sa blessure, égaré, anéanti, s'accusant de froideur, d'incapacité, se rapetissant à ses propres yeux, et retenant à peine les lourds sanglots qui soulevaient sa poitrine.

Il erra tout ce jour, en proie au plus étrange délire, appelant Fernande, fermant parfois sa paupière pour mieux la voir, dans son esprit, tour à tour désespéré et fureux.

Le hasard le conduisit devant le presbytère. L'église était ouverte, et y entra. Personne autour de lui.

Que n'eût-il pas donné pour entendre sa voix pénétrante ! Il était seul ; la brèche, en passant à travers les vitraux entr'ouvertes, faisit-il balancer la lampe suspendue devant le sanctuaire, comme un encensoir aérien devant le Dieu caché

—E le dit que la prière calme, murmura-t-il. Oh ! la paix !